

un cycle
de dix
rencontres
débats

artspacepublic

1

**[la ville
comment ça marche ?]**

DOSSIER DOCUMENTAIRE

LA VILLE, COMMENT ÇA MARCHE ?

La marche a fait l'objet de multiples réappropriations artistiques, depuis les déambulations du flâneur baudelairien, les promenades surréalistes et les dérives situationnistes, jusqu'aux performances des arts de rues et de l'art contemporain. Comment les artistes réinventent-ils aujourd'hui cette pratique quotidienne et universelle ? Comment modifient-ils nos perceptions de l'espace et du temps urbains ? Contribuent-ils à une réappropriation des lieux, à une réactivation des mémoires ? Parcours illustré avec un artiste promeneur, un philosophe de l'urbain et un historien de l'art, suivi d'une expérience sensible dans Paris proposée par un géographe spécialiste de la nuit urbaine.

Avec **Thierry Davila**, historien de l'art et commissaire d'expositions, **Luc Gwiazdzinski**, géographe, université J. Fourier de Grenoble, président du Pôle des arts de la rue, **Thierry Paquot**, philosophe, professeur à l'Institut d'Urbanisme de Paris (Paris XII), éditeur de la revue Urbanisme, **Hendrik Sturm**, artiste promeneur, enseignant à l'École des Beaux-Arts de Toulon.

Cette rencontre-débat est organisée par **Céline Auclair**, **Aurélie Burger**, **Tiphonie Dragaut** et **Clotilde Fayolle**, étudiantes au sein du Master Projet Culturel dans l'Espace Public de l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne.

Vendredi 25 janvier 2008, de 19h à 21h à la Sorbonne, amphithéâtre Richelieu.

Suivi d'une recherche-action proposée par Luc Gwiazdzinski : « La marche dans tous les sens, parcours nocturne du centre vers les périphéries de la ville, pour éprouver les corps, les temps et les espaces ». Infos sur le site www.art-espace-public.c.la

Cette rencontre-débat est présentée dans le cadre du cycle **art [espace] public**, dix rencontres-débats proposées du 25 janvier au 28 mars 2008 à la Sorbonne par le **Master 2 Projets Culturels dans l'Espace Public** de l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne, sous la direction de **Pascal Le Brun-Cordier**, professeur associé, directeur du Master, en partenariat avec **HorsLesMurs**, centre national de ressources des arts de la rue et des arts du cirque. Avec le soutien du **Ministère de la Culture et de la Communication**.

Programme complet du cycle art [espace] public : www.art-espace-public.c.la
Site de HorsLesMurs : www.horslesmurs.fr
Le Journal de bord du Master : <http://masterpcep.over-blog.com>
Médias partenaires : Paris-Art.com — Radio Grenouille — Radio Campus Paris



HorsLesMurs



[Intervenants]

Thierry Davila, philosophe de formation, historien de l'art, commissaire d'exposition, conservateur au MAMCO, Musée d'Art Moderne et Contemporain de Genève. Thierry Davila a publié de nombreux livres, dont *Marcher, créer. Déplacements, flâneries, dérives dans l'art de la fin du XXème siècle* (éditions du Regard, 2002).

Luc Gwiazdzinski est docteur en géographie. Enseignant-chercheur à l'Université Joseph Fourier de Grenoble, membre du laboratoire PACTE Territoires, expert européen, il dirige plusieurs programmes de recherche sur la ville, les temps sociaux et les mobilités. Fondateur de l'Agence Sherpaa, il a publié de nombreux ouvrages dont *La ville 24h/24, regards croisés sur la société en continu* (Ed. de l'Aube, 2003), *Si la ville m'était contée...* (Eyrolles, 2005), *La nuit dernière frontière de la Ville* (Ed. de l'Aube, 2005), *Périphéries* (L'Harmattan, 2007).

Thierry Paquot, philosophe, professeur à l'Institut d'urbanisme de Paris (Paris-XII), éditeur de la revue *Urbanisme*, producteur de « Côté Ville » (Métropolitains, France Culture). Thierry Paquot a publié de nombreux ouvrages sur la ville et l'urbain, dont *Des corps urbains. Sensibilités entre béton et bitume* (Autrement, 2006), et aussi *L'Art de la sieste* (Zulma, 1998), *Petit manifeste pour une écologie existentielle* (Bourin-éditeur, 2007).

Hendrik Sturm, formé à la neurobiologie et aux arts plastiques à Düsseldorf, enseigne à l'école des Beaux-arts de Toulon. Pour en savoir plus sur le travail de Hendrik Sturm, cf page 12 de ce dossier.

[Problématique]

« Sont contenus dans le mot marcher les sens les plus divers, les acceptions les plus opposées. Marcher, en une définition ancienne, revient par exemple à fouler des pieds un matériau (argile ou étoffe), le pétrir en le piétinant. Cette définition entre d'emblée en opposition avec l'idée couramment admise qui fait de la marche une avancée ; il s'agit alors d'exprimer une progression qu'à petits pas ou au contraire, à grandes enjambées, on accomplit. »

Collectif, *Un siècle d'arpenteurs, les figures de la marche.*

■ La marche comme médium artistique

« La marche, selon qu'elle est cheminement solitaire, sortie de reconnaissance, flânerie poétique, défilé organisé ou parade de séduction peut facilement faire valoir sa fonction de liant social ou de réalisation individuelle. De la simple promenade à l'excursion exploratoire, de la *passagietta* à la dérive des situationnistes, des marches militaires à la déambulation surréaliste, elle est tour à tour pratique diététique, technique stratégique ou recherche individuelle. De la marche qui trouble les auditeurs de Diogène le cynique à celle qui sert à lutter contre l'état de mélancolie, il y a tout l'espace nécessaire pour inscrire les nombreuses observations de ceux qui en ont fait une pratique des plus enrichissantes. C'est sans doute pour ces vertus que les artistes l'ont aussi souvent mise au centre de leurs recherches. »

Collectif, *Un siècle d'arpenteurs, les figures de la marche.*

Pourquoi les artistes marchent-ils ?

En quoi la marche est-elle un médium artistique ?

Au regard des propositions artistiques, la ville apparaît comme un espace de prédilection pour les « artistes marcheurs ». Ce phénomène réside sans doute dans le fait qu'elle est « le lieu d'une activité continue, routinière ou impulsive, que rythme l'extrême concentration des actes humains. (...) Elle est aussi l'espace public par excellence, lieu de l'échange de la rencontre »¹. Cet engouement interroge le rapport entre la ville et l'artiste.

Comment l'artiste travaille-t-il « dans » et « avec » la ville ? De quelle manière l'espace urbain l'influence et marque son travail ? Comment la marche lui permet-elle « d'œuvrer », d'expérimenter la ville autrement ?

■ Marche et réception

Expérience sensible, la marche induit une relation particulière entre les corps et la ville. Elle permet aux hommes de s'approprier les lieux, d'y créer du lien social, de réactiver sa mémoire... Ces bienfaits de la marche sont exploités par les « artistes marcheurs » dans leur création. **Qu'en est-il de la réception ? Qu'est-ce que cette expérience artistique offre réellement aux spectateurs ? Quels liens la marche leurs permet-elle de tisser avec la ville ?**

Au-delà de la performance, la marche artistique a-t-elle réellement des répercussions sur le citoyen parcourant la ville au quotidien ? Quelles traces laisse-t-elle dans les parcours et les mémoires des habitants une fois le spectacle achevé ?

¹ Paul Ardenne, *Un art contextuel*, Flammarion, 2002.

Ouverture

Les propositions artistiques sur le thème de la marche n'ont-elles pas un rôle important à jouer dans la fabrique même des villes ? En effet, les dimensions sensible et corporelle de la marche artistique semblent intéresser directement les aménageurs et autres professionnels de l'urbain.

Dans ce contexte, les démarches et regards « d'artistes marcheurs » ne permettent-ils pas de poser à nouveau frais les questions d'accessibilité, de mobilité et de déplacement ? Comment associer ces artistes aux projets de renouvellement urbain et leur permettre de prendre part au dialogue sur la circulation au sein des villes ?

[Cadrage]

La place du piéton dans l'aménagement des villes

La cité médiévale ou la ville au piéton

La rue est au Moyen-Âge, un espace de contact² et de proximité, réservé exclusivement au piéton.

« C'est de bouche à oreille, d'une maison à l'autre, que l'information circule, par le biais de la rue [...]. Dans la ville du Moyen-âge, les structures économiques, sociales, épistémologiques sont inscrites sur le sol urbain dont l'information qu'il recèle est déchiffrable non seulement par l'œil mais au moyen de tous les autres sens et en particulier la cénesthésie (dans la marche) ».

Françoise Choay, *Espacements : essai sur l'évolution de l'espace urbain en France*.

Par ailleurs, l'implication du corps physique et sensible des hommes est très présente dans la description de l'espace parcouru ou du trajet à réaliser, comme c'est le cas dans les cartes moyenâgeuses :

« Les premières cartes médiévales comportent seulement les tracés rectilignes de parcours (indications performatives visant surtout des pèlerinages), avec la mention d'étape à effectuer et de distance cotées en heures et jours, c'est-à-dire en temps de marche ».

Michel de Certeau, *L'invention du quotidien – 1. Arts de faire*.

La ville classique ou la séparation des piétons et des automobilistes

La croissance démographique et l'essor économique favorisent le développement de nouvelles voies de circulation et de communication.

« La circulation roulante s'installe [dans la ville classique] et l'espace urbain est moins favorable au contact humain que le médiéval [...]. Les premiers trottoirs font leur apparition ; ils rompent le contact direct, l'ancienne intimité du piéton avec la rue. [...] En tant que système de circulation, la ville classique s'oppose donc à la ville médiévale par un réseau plus ouvert sur l'extérieur, plus large, et où la notion de circulation accède à l'autonomie. »

Françoise Choay, *Espacements : essai sur l'évolution de l'espace urbain en France*.

² Françoise Choay, *Espacements : essai sur l'évolution de l'espace urbain en France*, Skira Editor Milano, 2003.

La modernisation des villes au XIX^{ème} siècle

Les transformations urbaines portées par le baron Haussmann se caractérisent par l'adaptation de la ville aux moyens de transports modernes avec la création de nouveaux axes de circulation.

« La circulation devient alors le sens premier de l'aménagement des espaces et perd alors sa charge sémantique et sa vocation informative. »

Françoise Choay, *Espacements : essai sur l'évolution de l'espace urbain en France*

Parallèlement à cette modernisation, des espaces s'ouvrent à la promenade, à la flânerie et la déambulation piétonnière ; c'est le cas des passages parisiens.

« (...) dans ces sortes de galeries couvertes qui sont nombreuses à Paris aux alentours des grands boulevards et que l'on nomme d'une façon troublante des passages, comme si dans ces couloirs dérochés au jour, il n'était permis à personne de s'arrêter plus d'un instant. »

Louis Aragon, *Le Paysan de Paris*.

La métropole moderne : la guerre au piéton

L'urbanisme moderne porte à son paroxysme la rationalisation de la ville et morcelle l'espace urbain. Le piéton est alors délaissé au profit de l'automobiliste.

Dans les années 1930, le CIAM (Congrès International des Architectes Modernes) prône l'abolition de la rue, jugée dangereuse, sale, impropre à répondre aux besoins de l'homme moderne :

« Les grandes voies de communication ont été conçues pour recevoir des piétons ou des charrois, elles ne répondent plus aujourd'hui aux moyens de transport mécaniques. La rue-corridor à deux trottoirs, étouffée entre de hautes maisons, doit disparaître. [...] Les rues doivent [au contraire] être différenciées selon leurs destinations : rues d'habitation, rues de promenade, rues de transit, voies maîtresses. [...] Le piéton doit pouvoir suivre d'autres chemins que l'automobile. »

Le Corbusier, *La Charte d'Athènes*.

La métropole post-moderne : le retour du piéton

Une critique humaniste se développe tout au long du XX^{ème} siècle. La place accordée au piéton en ville et le rôle essentiel de la rue dans l'expérience physique de la marche réapparaissent au cœur des problématiques et propositions pour concevoir la ville.

Lewis Mumford défend l'idée que circuler est un moyen et non une fin. L'une des finalités les plus chères à Mumford c'est que « l'ouvrier puisse, pour se rendre à son travail, faire une promenade qui le mette en contact avec des êtres, des scènes et des objets qui réchauffent le cœur ».

Lewis Mumford, *Le piéton de New York*.

Jane Jacobs émet également une critique virulente de l'urbanisme moderne et affirme la nécessité de la prise en compte du comportement humain dans l'aménagement urbain. Pour elle, « loin d'être un espace sale et dangereux entravant la circulation, la rue est un espace de mixité urbaine, sociale et économique, nécessaire au développement d'une ville comme à la santé mentale de ses habitants. Le trottoir est la scène où prennent forme les échanges et les rencontres, les contacts fortuits, publics et spontanés. »³

³ Entretien de Jane Jacobs, à Toronto, le 28 mai 1999, réalisé par Claire Parin, architecte-urbaniste, docteur en urbanisme et aménagement, enseignante à l'École d'architecture et de paysage de Bordeaux.

D'autres sociologues, philosophes, chercheurs, urbanistes, ont réintroduit depuis les années 60, la figure du piéton et du marcheur dans l'aménagement des villes. Aujourd'hui, davantage encore avec « [...] l'avènement d'un discours centré sur la question du respect de l'environnement et de la qualité de vie en ville, la lutte contre la suprématie de la voiture et le développement des modes de transports dits « doux » [...], la marche en ville revêt de nouvelles lettres de noblesse : respectueuse du cadre de vie, garante de la santé du citadin, elle constituerait un élément structurant de l'urbanité. » (Rachel Thomas⁴).

■ La figure de l'artiste marcheur

Les déambulations du flâneur : un « regard sur la vie urbaine »

« L'apparition et le développement de la figure du flâneur sont en fait étroitement liés aux transformations urbaines de Paris qui, conduites par le baron Haussmann sous l'autorité de Napoléon III, visent à effacer les souvenirs des récents combats de rue et à se réapproprier la capitale pour exalter la modernité et les plaisirs de la vie moderne. (...) Cette valorisation du marcheur de ville est indissociable du fait que sa marche est sans but utilitaire ou professionnel, sans fonction autre que le plaisir d'une promenade désœuvrée dont la seule occupation est, outre la marche, le regard sur la vie urbaine. (...) C'est le triomphe de la flânerie et de la ballade. Apparu dans la langue au cours des années 1850, ce dernier thème constitue une transformation de l'ancienne ballade, qui désignait à la fois une chanson à danser et la danse qu'elle accompagnait. Cette origine indique bien le caractère plaisant de cette manière nouvelle de pratiquer la marche à pied à l'opposé du pèlerinage comme de la marche professionnelle du travailleur ou du paysan. »

Collectif, *Un siècle d'arpenteurs, les figures de la marche.*

« Pour la première fois chez Baudelaire, Paris devient objet de poésie lyrique. Cette poésie locale est à l'encontre de toute poésie de terroir. Le regard que le génie allégorique plonge dans la ville trahit bien plutôt le sentiment d'une profonde aliénation. C'est là le regard d'un flâneur, dont le genre de vie dissimule derrière un mirage bienfaisant la détresse des habitants futurs de nos métropoles. Le flâneur cherche un refuge dans la foule. La foule est le voile à travers lequel la ville familière se meut pour le flâneur en fantasmagorie. »

Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIXe siècle.*

« Dialectique de la flânerie : d'un côté, l'homme qui se sent regardé par tout et par tous, comme un vrai suspect, de l'autre, l'homme qu'on ne parvient pas à trouver, celui qui est dissimulé. C'est probablement cette dialectique là que développe l'« Homme des foules ». »

Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIXe siècle.*

"En 1839, il était élégant d'emmener une tortue quand on allait se promener. Cela donne une idée du rythme de la flânerie dans les passages."

Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIXe siècle.*

« Le promeneur solitaire et pensif tire une singulière ivresse de cette universelle communion. Celui-là qui épouse facilement la foule connaît des jouissances fiévreuses, dont seront éternellement privé l'égoïste, fermé comme un coffre, et le paresseux, interné comme un mollusque. Il adopte comme siennes toutes les professions, toutes les joies et toutes les misères que la circonstance lui présente. »

Charles Baudelaire, Extrait du poème *Les Foules*,
Petits poèmes en prose – Le Spleen de Paris.

⁴ Conférence du CRESSON « Marcher en ville », <http://www.cresson.archi.fr>

« La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son oeil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit ! - Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peut-être !
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais ! »

Charles Baudelaire, *A une passante - Les Fleurs du Mal*.

Promenades surréalistes : entre hasard et errance

« Le 4 octobre dernier, à la fin d'un de ces après-midi tout à fait désœuvrés et très mornes, comme j'ai le secret d'en passer, je me trouvais rue Lafayette : après m'être arrêté quelques minutes devant la vitrine de la librairie de L'Humanité et avoir fait l'acquisition du dernier ouvrage de Trotsky, sans but je poursuivais ma route dans la direction de l'Opéra. [...] Je venais de traverser ce carrefour dont j'oublie ou ignore le nom, là, devant une église. Tout à coup, alors qu'elle était peut-être encore à dix pas de moi, venant en sens inverse, je vois une jeune femme, très pauvrement vêtue, qui, elle aussi, me voit ou m'a vu. [...] Sans hésitation j'adresse la parole à l'inconnue, tout en m'attendant, j'en conviens du reste, au pire. Elle sourit mais très mystérieusement, et, dirai-je, comme en connaissance de cause [...] « Qui êtes-vous ? » Et elle, sans hésiter : « Je suis l'âme errante »

André Breton, *Nadja*.

Marc Augé, parlant des promenades des surréalistes dans les villes, évoque aussi la notion d'« attention flottante » précisant que celle-ci « n'est possible et n'a de sens que dans un milieu animé par les flux du travail ou du loisir dans l'ordre voulu par une société active dont l'organisation relève de ce que Bataille appelait l'ordre des choses mais qui tolère, suscite, enrichit même, par ses contraintes propres, les initiatives de l'imagination individuelle. »

Marc Augé, *L'impossible voyage- Le tourisme et ses images*.

Dérive situationniste et considérations « psychogéographiques »

« Entre les divers procédés situationnistes, la dérive se définit comme technique du passage hâtif à travers des ambiances variées. Le concept de dérive est indissolublement lié à la reconnaissance d'effets de nature psychogéographique, et à l'affirmation d'un comportement ludico-constructif, ce qui l'oppose en tous points aux notions classiques de voyage et de promenade. Une ou plusieurs personnes se livrant à la dérive renoncent, pour une durée plus ou moins longue, aux raisons de se déplacer et d'agir qu'elles se connaissent généralement, aux relations, aux travaux et aux loisirs qui leur sont propres, pour se laisser aller aux sollicitations du terrain et des rencontres qui y correspondent. La part de l'aléatoire est ici moins déterminante qu'on ne croit : du point de vue de la dérive, il existe un relief psychogéographique des villes, avec des courants constants, des points fixes, et des tourbillons qui rendent l'accès ou la sortie de certaines zones fort malaisés. »

Guy Debord, *Théorie de la dérive*.

Le XXème siècle et les artistes plasticiens

« Les artistes de la fin du XXème siècle ont pris acte de la séparation entre images de la science et production plastique, ils ne continuent pas moins de poser des questions au piéton sur un mode que l'on pourrait synthétiser ainsi : que faire de la marche, que faire avec la marche, à partir d'elle ? »

Collectif, *Un siècle d'arpenteurs, les figures de la marche.*

Les déambulateurs : narration de l'espace urbain

« Sur un autre plan que les spectacles eux-mêmes, l'organisation de grands événements urbains ou de « fêtes de ville » est une des caractéristiques marquantes des arts de la rue. Du défilé du bicentenaire de la Révolution orchestré par Jean-Paul Goude, aux cérémonies d'ouverture ou de fermeture des jeux olympiques, en passant par des manifestations telles que la fête de la Lumière ou le défilé de la Biennale de la Danse à Lyon, l'événementiel urbain participe largement de la production de cet imaginaire collectif et urbain que nous évoquons. À ce titre, les arts de la rue possèdent, dans leur pratique de la parade et du déambulateur, un savoir-faire indéniable. Les formes déambulateurs, que l'on retrouvera d'ailleurs plus loin, structurent narrativement l'espace de la ville en le parcourant. Ces interventions proposent à la ville non pas seulement une histoire linéaire mais des ruptures, des perturbations génératrices. »

Philippe Chaudoir, *L'imaginaire urbain dans son rapport aux esthétiques.*

[Démarches croisées]

■ La marche : un « mode d'urbanité » corporel et sensoriel

Outre un phénomène physique, la marche est également un « mode d'urbanité » puisqu'elle « constitue un système d'action complexe qui génère à la fois du déplacement et de la rencontre (ou a minima de la co-présence) [...] Le déplacement constitue un procédé d'ancrage du piéton dans l'environnement. Il ne peut être réduit ni à une succession de mécanismes ou réflexes psychomoteurs, ni à un simple mode d'urbanité. Le rapport du passant à l'espace public urbain (qu'il prenne la forme d'une déambulation, d'une course marchande ou encore d'un vagabondage nocturne) engage, de notre point de vue, sa perception, les capacités d'expressivité de son corps et ses modes d'attention. Précisément, il met en jeu, dans la dynamique spatio-temporelle du déplacement, sa capacité à configurer (c'est-à-dire à mettre en forme) l'environnement dans lequel il chemine et sa motricité (c'est à dire au sens phénoménologique du terme, la manière dont il habite l'espace au moyen de son corps et de ses sens). »⁵

Rachel Thomas, *Quand le pas fait corps et sens avec l'espace, aspects sensibles et expressifs de la marche en ville.*

Sociologue et chargée de recherche au CNRS, Rachel Thomas travaille actuellement au CRESSON, centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain. Elle propose une approche transdisciplinaire de la marche, croisant ainsi le regard de chercheurs, d'architectes, d'urbanistes et d'artistes. Son interrogation porte sur la dimension sensorielle et corporelle de cette pratique. Dans cette perspective, les artistes, par leur approche sensible, sont peut-être les plus à même de questionner la marche de manière frontale ; ils se posent comme des « révélateurs d'une autre ville du quotidien »⁶.

⁵ Conférence du CRESSON « Marcher en ville », <http://www.cresson.archi.fr>

⁶ Entretien réalisé avec Rachel Thomas

■ **La marche : une manière de lire la ville**

« La ville est potentiellement « écriture » (cela relève d'un lieu commun, du banal), mais, pour être vraiment lisible, cette ville devenue écriture réclame la voix, c'est à dire les pas du marcheur, de l'explorateur, du découvreur-lecteur. [...] Chez elle tout fait signal, tout signifie, tout est porteur de sens et de signification. [...] Non seulement nous lisons le texte de la ville, mais nous y pénétrons, nous l'intégrons. Le bâti constitue la phrase, et le non-bâti la ponctuation, cette respiration indispensable à la lecture. Nous considérons volontiers que les villes se prêtent à être déchiffrées, épelées lettre après lettre. Cela n'est pas facile car certaines d'entre elles produisent des textes excessivement denses, avec des phrases trop longues. »

« Dans l'urbain diffus, la lecture du texte de la ville se complique. Il y a de nombreux « blancs » et parfois des « coupés-collés » de territoires déjà vus, d'architectures déjà rencontrées. Le centre n'est plus le centre ancien de la ville historique, mais bien souvent le centre commercial posé à la périphérie de la périphérie, auquel on accède en automobile. La ville pédestre appartient dorénavant au passé qu'on visite lorsque l'on marche sur les trottoirs de la ville compacte. L'urbain de la mobilité se traverse en voiture et le résidant communique par courrier électronique ou téléphone portable. »

Thierry Paquot, *Des corps urbains, sensibilités entre béton et bitume*.

■ **La marche comme résistance**

« La majorité de la population vit aujourd'hui selon des modes désincarnés, abstraits, dus pour partie à la place de plus en plus importante accordée à l'automobile, pour partie à l'extension des zones suburbaines. Ceci étant, depuis la fin du XVIII^e siècle au moins, la marche est aussi un acte de résistance à l'esprit du temps, ce temps qui s'est soudain tellement accéléré qu'elle ne peut plus le suivre. C'est d'ailleurs pour cette raison que l'histoire de la marche devient occidentale à partir de la révolution industrielle, moment où la circulation pédestre s'est dissociée du continuum des gestes quotidiens pour devenir une activité délibérément choisie. La culture de la marche est à bien des égards une réaction contre la vitesse et l'aliénation propres à la révolution industrielle. Elle a généré l'apparition de contres-cultures ou de formes culturelles minoritaires qui entendent résister à la désintégration post-industrielle et post-moderne de l'espace, du temps, du corps. »

Rebecca Solnit, *L'art de marcher*.

■ **Du bon usage de la lenteur**

« Flâner, ce n'est pas suspendre le temps, mais c'est s'en accommoder sans qu'il nous bouscule. Elle [la flânerie] implique de la disponibilité et en fin de compte que nous ne voulions plus arraisonner le monde. Les marchandises, nous les contemplons sans avoir nécessairement le désir de les acheter. Les visages, nous les regardons avec discrétion et nous ne cherchons pas à attirer leur attention. Avancer librement, lentement dans une ville pressée, n'attacher du prix qu'à la merveille de l'instant dans une société marchande suscite ma sympathie. La flâneuse a quelque chose de souverain, de fluide dans son allure. Le regard curieux, avisé, mobile du flâneur respire l'intelligence. Et tous deux me paraissent agréables à considérer. »

Pierre Sansot, *Du bon usage de la lenteur*.

■ Espèces d'espaces

« J'aime marcher dans Paris. Parfois pendant tout un après-midi, sans but précis, pas vraiment au hasard, ni à l'aventure mais en essayant de me laisser porter. Parfois en prenant le premier autobus qui s'arrête (on ne peut plus prendre les autobus au vol). Ou bien en préparant soigneusement, systématiquement, un itinéraire. Si j'en avais le temps, j'aimerais concevoir et résoudre des problèmes analogues à celui des ponts de Königsberg, ou, par exemple, trouver un trajet qui, traversant Paris de part en part, n'emprunterait que des rues commençant par la lettre C. J'aime ma ville, mais je ne saurais pas dire exactement ce que j'y aime. »

Georges Perec, *Espèces d'espaces*.

■ Si la ville m'était contée...

« La ville est un musée vivant. [...] Apprivoiser la ville nécessite d'apprendre à perdre son temps. Sortez la nuit tombée pour voir les immeubles changer de couleurs et de taille sous les halos de l'éclairage public. (...) Laissez-vous dériver dans le dédale des ruelles ! Perdez-vous pour mieux rencontrer un lieu, une image, une ombre sur un bâtiment qui changeront votre vision. Venise ne se rencontre qu'au hasard de ces petites rues alors qu'un plan vous ramènera désespérément à la raison et à l'ennui. (...) La ville complexe s'élabore dans une relation longue. Pour le coup de foudre, pas besoin de guide. Pour la passion, éviter les livres du style « La ville pour les nuls », véritables « tue l'amour » à force de technicité. Personne ne vous en voudra si vos étagères s'alourdissent encore de la collection complète du Guide du Routard ou de l'achat régulier du Guide Michelin à la veille des vacances. Mais permettez-nous un conseil : achetez des guides, lisez-les, et oubliez-les ! »

Luc Gwiazdzinski, Gilles Rabin, *Si la ville m'était contée...*

■ Le sens de la marche

« (...) J'aime donc reconnaître aussi, dans quelque lieu
Que ce soit, la trace indécise ou nette qu'ont laissée
Avant moi des passants visités par le dieu
Farouche qui parfois guide ma traversée,
A mesure effaçant mes empreintes. Bonjour adieu,

Je me retrouve encore une fois dans la marche
Mouvante du royaume où le véritable séjour
Attend – proche, caché – de détour en détour
Faisant signe, montrant le seul sens de la marche :
Evident mais secret il nous échappe – adieu, bonjour. »

Jacques Reda, *Le sens de la marche*.

[Projets d'artistes]

■ **Marcher pour « franchir les barrières »**

Hendrik Sturm, artiste promeneur

« L'intégration entre art et paysage se réalise pour moi par la promenade. L'artiste-promeneur quitte (temporairement) les réseaux habituels de déplacements et interroge les contiguïtés d'un territoire. Il lie les divers réseaux présents par leurs formes matérielles, il décide de suivre des tronçons ou au contraire de les couper symboliquement. Car pratiquer des réseaux pour s'orienter et se déplacer, induit un « effet de tunnel » de la perception. En tentant d'y échapper, l'artiste-promeneur est prêt à franchir les barrières, il aspire à trouver une liberté de mouvement et de regard. De nombreuses barrières culturelles et séparations fonctionnelles sont incluses dans le tissu urbain. Le promeneur perçoit plusieurs espaces présents sur la même étendue. Cette co-spatialité se traduit bien par l'image de multiples couches qui se superposent. Ma propre démarche d'artiste-promeneur s'inspire de la technique du transect (appliquée dans les domaines de géobotanique ou de pédologie) : une coupe spatiale sur un tracé linéaire à travers des situations variées. L'orientation de la coupe peut suivre un gradient (celui du relief, de la densité de l'habitat, ...) ou entre autres possibilités poursuivre un réseau technique souterrain ou choisi pour être perpendiculaire aux grands axes routiers. En parcourant l'espace de cette manière le contraste des ambiances urbaines et périurbaines se démultiplie et permet en même temps le lien des éléments disparates par la progression des promeneurs. L'élaboration d'un transect est itérative car instruite par un va-et-vient entre l'arpentage des espaces et la lecture des cartes (ortho-photographiques, topographiques, archéologiques et cadastrales), la consultation des archives et l'entretien avec des personnes ressources. »

■ **Marcher : un acte de transgression**

Francis Alys, artiste, plasticien né à Anvers, Belgique en 1959, vit et travaille à Mexico, Mexique. « Alys n'a cessé d'avoir recours aux promenades comme à une méthode pour apparaître dans l'imaginaire urbain et agir sur lui. Cette œuvre était constituée d'un objet métallique-aimant sur roulettes qu'Alys tirait à l'aide d'une ficelle dans les rues de Mexico. En tant qu'aimant, l'objet attirait tous les rebus métallique de la ville comme une seconde peau. Au fur et à mesure de la marche, sa taille augmentait et son apparence évoluait vers une forme indescriptible.

Cette première marche illustre la polyvalence des actions d'Alys : chacune de ses promenades ultérieures allait être à la fois l'origine d'une narration, la définition d'un échantillon sociologique et un instrument d'intervention politique.

Marcher pour Alys revient à révéler/observer/catalyser la résistance microscopique qui oppose le tissu urbain et ses habitants à une modernité uniformisante. Ses actions sont autant d'actes de transgressions de l'efficacité et des structures de contrôle modernistes. Tout le travail consiste à proposer à l'organisme la mégalopole quelque chose qui parcourt son tissu à un moment donné, ne serait-ce qu'imperceptiblement, et qui disparaît pour ne laisser, à celui ou celle qui aura été le témoin de cette apparition, que l'image aiguë et condensée d'un événement. »

Cuauhtémoc Medina, *The Collector 1991-1992*,
Catalogue de l'exposition Francis Alys 2001, Musée Picasso, Antibes.

« (...) à la fin du XXème siècle, les promenades d'Alys sont une version parodique ou tragique de l'antirationalisme situationniste. Dans ses parcours, critique acide et envolées fantaisistes peuvent cohabiter, mais la mélancolie situationniste n'a plus la moindre

place. Cette expérience originale, qui semblait motiver si fortement Debord et qui apparaissait comme le leitmotiv de ses plaintes et de ses peines, a totalement disparu, tout comme la possibilité de concevoir un sujet autonome ou une quelconque vérité originale à laquelle cette expérience se référait. »

Carlos Basualdo, *Collector* 1991-1992.

Catalogue de l'exposition : Francis Alys 2001, Musée Picasso, Antibes.

« (...) produire de la mémoire, fabriquer des souvenirs : tel est un des points d'articulation entre les déplacements du flâneur Alys et le contexte dans lequel ils s'insèrent. Construire une mémoire du flâneur et, par ce biais, insérer ce dernier dans l'organisme urbain, tel est le propos de la marche. Ce qui veut dire qu'un tel travail passe par la construction d'expérience à l'intérieur d'un milieu et à une époque dont on a pu dire justement qu'ils en étaient la négation. »⁷

Thierry Davila, *Catalogue de l'exposition : Francis Alys 2001, Musée Picasso, Antibes.*

■ **Marcher pour révéler les lieux**

Stalker, collectif d'architectes de Rome

« Stalker à travers les territoires actuels est une action menée à Rome sur un parcours circulaire de soixante kilomètres entièrement accompli à pieds pendant cinq jours, qui se voulait de souligner l'existence d'un système territorial diffus et de lui attribuer une valeur parmi l'art du parcours. La route de Stalker est partie de la gare désaffectée de Vigna Clara, et ensuite s'est poursuivie à travers les champs, les fleuves, les voies ferrées, dans un espace immédiatement au-delà de la périphérie des années 50. Le long de ce parcours, nous avons campé sur un terrain de football construit par des bohémiens, nous avons dormi au sommet d'une colline où sont tournés des westerns, dans le chantier de construction d'une rocade routière. [...] Il existe en effet presque toujours une sorte de sentier débouchant sur un trou dans un grillage par lequel passer, on peut ensuite traverser des routes, des morceaux de ville pour entrer à nouveau, par un autre trou, dans la mer. Si les pleins du bâti, ou encore les fragments hétérogènes de la ville, peuvent être interprétés comme les îles d'un archipel dont la mer est le vaste vide informe, nous pouvons dire que Stalker en a navigué les différentes mers, indiquant qu'elles peuvent être entièrement traversées sans solution de continuité. [...]

Employant une métaphore, on peut décrire Stalker comme un voyage dans les combles de la ville, ce lieu où la civilisation entrepose ses rebuts et sa mémoire et où naissent de nouvelles relations, de nouvelles populations et de nouveaux dynamismes en continuelle mutation. Nous estimons que ces territoires doivent être considérés comme les lieux qui plus que tous les autres représentent notre civilisation, son devenir inconscient et pluriel. Nous proposons par conséquent l'art servant de moyen d'accès et de célébration de leur existence, de compréhension de leurs valeurs et de leurs messages. Nous avons choisi le parcours comme la forme d'art qui permet de souligner un lieu en traçant physiquement une ligne, comme une pre-architecture qui s'insinue dans une nouvelle nature. Le fait de traverser, en tant qu'instrument de connaissance phénoménologique et d'interprétation symbolique du territoire, est une forme opérante de lecture et donc de transformation d'un territoire, un projet. »

Jean-Michel Place, *Stalker, Attraverso i territori attuali i, A travers les territoires actuels.*

⁷ Œuvres présentées :

The Collector, 1991-1992

Cuentos patrióticos, 1997

Paradox of Praxis : Sometimes making something leads to nothing / Sometimes making nothing leads to something, 1997

The Loser/ The Winner, 1998

■ **Marcher pour rencontrer ses voisins**

Sarah Harper, metteur en scène de WitnessN/14

« Le plan usuel de 1705 montre une "Route d'Asnières", tracée entre Monceau et Rouen, passant par l'actuelle rue de Tocqueville. Cet axe existe encore. Il a dérivé, il a glissé, il a été modulé par l'évolution du commerce, de la politique régionale, des nouveaux moyens de transport, par la peur du gouffre. Morcelé, oublié, sans identité sociale, géographique ou politique, il n'est plus visible. Pourtant il est toujours utilisé, habité...il persiste. Cette permanence de l'axe depuis 2000 ans est le phénomène que j'explore avec Witness/N14. Je retrace la route suivant mes propres instincts. Je cherche à témoigner de ses odeurs, de ses images éphémères, à capturer ses sons et ses bruits. Je me permets d'être déviée par mes rencontres cherchant un sens à travers la transmission des formes, la transmission des histoires et des modes de vie que ce périple me donne à voir, à sentir, à toucher et à imaginer.

Est-ce que la vie qui est devant mes yeux est plus réelle que les vies que j'imagine ou que j'entrevois à travers les bribes du passé ? Est-ce que mes voyages, mes tracées et retracées laisseront des empreintes sur cette route ? Est-ce qu'à travers ce parcours imaginaire je peux m'ancrer dans ce lieu ? Comment lutter contre « l'insoutenable légèreté de l'être » qui pèse de plus en plus ? Comment rester dans le monde concret et ne pas être happé par toutes les possibilités de vies virtuelles, de vies de fantasmes ? Quelle relation ai-je avec les gens qui y habitent actuellement et ceux qui y habitaient auparavant ? A priori aucune. Est-ce que je peux tisser des liens entre le passé et le présent ? Est-ce que je peux trouver un sens à nos arrivées mutuelles sur ce point sans repère particulier ?

Je cherche à me lier un peu plus à mon lieu de vie, de travail, à bannir, même temporairement, une mélancolie qui m'envahit lorsque je regarde mon parcours quotidien. Cette mélancolie m'est-elle propre ou est-elle commune à tous ? »⁸

■ **Marcher : une relation au paysage**

Daniel Larrieu, « Marche, danses de verdure »

« Cheminer, marcher, regarder, sentir, attendre, contempler, toucher, voir, entendre, respirer, détendre, sourire, s'asseoir, fermer les yeux, décroiser ses bras, sentir les autres, marcher ensemble, regarder derrière, sentir le temps, ne rien attendre, contempler le paysage, être touché, voir plus loin, entendre en soi, respirer à nouveau, détendre l'espace, sourire aux arbres, s'asseoir sur le passé, fermer les yeux de la volonté, décroiser ses bras sans craintes, sentir les autres autour de soi, marcher ensemble à des rythmes différents, regarder plus loin derrière et devant et sur les cotés, sentir le temps passé, présent et futur, ne rien attendre de plus, contempler le paysage qui vous contemple, être touché par le sol, voir plus loin le tout près, entendre en soi les palpitations de la vie, respirer à nouveau ce que nous devenons, détendre l'espace entre le ciel et nous-mêmes, sourire aux arbres qui vous tendent leurs ombres, s'asseoir sur le passé des souvenirs douloureux, décroiser les bras sans craintes des représailles... »

⁸ Une première étape de mise en scène des récoltes aura lieu dès le mois d'avril 2008. Du 9 au 13 avril à l'Avant-Rue, l'équipe de friches théâtre urbain propose au public d'expérimenter une étape du parcours dans la rue de Tocqueville. 134 rue de Tocqueville Paris 17^e.
<http://witnessn14.canalblog.com>

■ Marcher : un déplacement réel et virtuel

Gabriel Hernandez est chorégraphe. L'une de ses directions de travail s'articule autour de la figure de la marche.

« Il s'agit d'actions qui évoluent dans des paysages urbains ou naturels à travers des protocoles qui mettent en interaction un corps et un sol en réactivant un territoire. L'œuvre résultante est proposée au public sous forme de documents, photographies et films. Elle n'a pas pour ambition de représenter l'homme en train de marcher. Elle n'est pas non plus la trace a posteriori d'une action, ni la documentation d'une œuvre qui a eu lieu quelque part. Elle est le mécanisme sur lequel l'action sur le terrain vient se greffer et constitue en elle-même la seule et unique partie visible. Elle a l'ambition de dépasser la logique documentaire : le déplacement et la marche sont des constituants formels du dispositif de présentation de l'œuvre. L'action n'a de sens que si elle colonise les divers médiums (photo, vidéo, texte, etc.) pour former des dispositifs spécifiques. »⁹

L'une de ces œuvres, « **déplacement et rotation virtuelle de Vitry-sur-Seine** », s'est créée en marchant et a comme lieu d'action le territoire. « Elle est composée de deux parties : une partie visible, les documents exposés, qui dépassent la simple logique illustrative et documentaire et une deuxième partie, non accessible au public, performative, avec sa propre dramaturgie, l'action sur le terrain.

Pour la réalisation de l'œuvre, une marche de trois jours est engagée autour de la ville de Vitry-sur-Seine afin de modéliser son périmètre avec une unité GPS. Quatre-vingt waypoints (point ou position désigné par des coordonnées) sont nécessaires pour prélever le périmètre de la ville.

Ensuite, numériquement, le périmètre de la ville subit une rotation et un déplacement sur le territoire du Val-de-Marne. Cette rotation est déterminée par la propre nature du territoire. La ville glisse alors vers un autre espace. Vitry aura de ce fait un nouveau périmètre [...].

La marche commence une fois l'information téléchargée dans l'unité GPS. Deux périmètres seront parcourus, quatre jours pour parcourir le périmètre réel (n° 1 à n° 80) et cinq jours pour parcourir le périmètre virtuel (n° 81 à n° 160). Un protocole précis se déroule à chaque point [...]

Nous pouvons constater que chaque périmètre (réel et virtuel) de Vitry-sur-Seine est vraiment dessiné par les points de vues photographiques par deux fois : un premier dessin est constitué par l'ensemble des trajectoires non parcourues et un deuxième dessin se compose avec les trajectoires déjà parcourues. »

Cette marche, avec son protocole, permet d'expérimenter l'espace réel des territoires et est accomplie "au milieu" des habitants et passants. Les deux périmètres ont des caractéristiques différentes. Le premier, les limites ou frontières de la ville, est la conséquence des diverses contingences historiques. Cette limite à sa propre logique et les aménagements et infrastructures suivent ou se moulent à son dessein. Elle est, la plupart du temps, facile à suivre : le long des rues, de la Seine. Parfois, les frontières deviennent floues pour le passant quand le terrain n'est pas bâti. A d'autres occasions, sa continuité n'est pas accessible, mais la carte permet de joindre les points limites facilement, ils sont la plupart du temps à l'extrémité d'impasses qui permettent de dessiner son profil. » Gabriel Hernandez.

⁹ Extrait du livre *Mon corps, mon lieu*, à paraître suite au projet réalisé par Gabriel Hernandez dans le cadre des Rencontres Chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis à Aulnay-sous-Bois en juin 2007.

[Bibliographie/webographie]

- Louis Aragon, *Le Paysan de Paris*, Gallimard, 1926
Paul Ardenne, *Un art contextuel*, Flammarion, Paris 2002
Jean-François Augoyard, *Pas à pas*. Edition Seuil, 1979
Marc Augé, *L'impossible voyage*, Rivages, Paris, 1997
Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, Librairie Générale Française, 1972
Charles Baudelaire, *Oeuvres complètes*, Gallimard, 1975.
Collectif, *Un siècle d'arpenteurs, les figures de la marche*, Edition Seuil, Musée Picasso, Antibes. Catalogue de l'exposition : Francis Alys 2001, Musée Picasso, Antibes.
Walter Benjamin, *Paris Capitale du XIXème siècle*, Cerf, 1993
André Breton, *Nadja*, Gallimard, Saint-Amand, 1964
Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. 1. L'art de faire*, Editions Gallimard, 1990
Françoise Choay, *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*. Editions du Seuil, 1965
Françoise Choay, *Espacements. L'évolution de l'espace urbain en France*. Skira Editor Milano, 2003
Thierry Davila, *Marcher, Créer. Déplacements, flâneries, dérives dans l'art de la fin du XXème siècle*, édition Regard, Paris, 2002
Guy Debord, *Théorie de la dérive*, publié dans *Les lèvres nues* n°9, décembre 1956 et *Internationale Situationniste* n°2, décembre 1958
Luc Gwiazdzinski, Gilles Rabin, *Si la ville m'était contée...*, Eyrolles, Paris 2005
Luc Gwiazdzinski, *La ville 24h/24, regards croisés sur la société en continu*, Edition de l'Aube, 2002
Isaac Joseph, *Le Passant considérable*. Edition Méridiens-Klincksieck, 1984
David Le Breton, *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF, 1990
David Le Breton, *Corps et sociétés. Essai d'anthropologie et de sociologie du corps*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1985
David Le Breton, *L'éloge de la marche*, Paris, Métailié, 2000
Le Corbusier, *La charte d'Athènes*, Editions de Minuit, 1957
Lewis Mumford, *Le piéton de New York*, Edition du Linteau, 2001
Thierry Paquot, *Des corps urbains, sensibilités entre béton et bitume*, Edition Autrement, 2006
Georges Pérec, *Espèces d'espaces*, Galilée, Paris, 1974
Jean-Michel Place, *Stalker, Attraverso i territori attuali / A travers les territoires actuels*, Jean-Michel Place edition, 2000
Jacques Reda, *Le sens de la marche*, Gallimard, 1990
Rachel Thomas, *Quand le pas fait corps et sens avec l'espace, aspects sensibles et expressifs de la marche en ville*, Cybergéo, *Revue européenne de géographie*, 2004, n°261
Pierre Sansot, *Du bon usage de la lenteur*, Le seuil, 1998.
Rebecca Solnit, *L'art de marcher*, Actes Sud, Arles, 2002
- Philippe Chaudoir, *L'imaginaire urbain dans son rapport aux esthétiques*,
www.iul-urbanisme.fr/chaudoir.htm
Rachel Thomas, conférence du CRESSON « Marcher en ville »,
<http://www.cresson.archi.fr/>

Witness N/14

Une première étape de mise en scène des récoltes aura lieu dès le mois d'avril 2008.
Du 9 au 13 avril à l'Avant-Rue, l'équipe de friches théâtre urbain propose au public d'expérimenter une étape du parcours dans la rue de Tocqueville. 134 rue de Tocqueville Paris 17^e.
<http://witnessn14.canalblog.com>